

Quelle recherche in-disciplinée la complexité des langues exige-t-elle?

Jean-Michel ELOY

UPJV - UFR Lettres

The development of sociolinguistics is first examined here through successive issues of Encyclopedia Universalis. We then consider "crossings" between different fields: diachronical linguistics, variation, language boundaries, glottogenesis or language building, on the basis of which we show that sociolinguistics always poses truly linguistic questions, i.e. questions about the very definition of languages. Finally, we bring to bear the case of close languages, wherein many aspects of the above questions are brought to light. All in all, this paper assumes that heterogeneity in sociolinguistics is due to its original position amongst language sciences: its opening to new problems can be based on its theoretical foundations, and makes it a sort of avant-garde means of exploration into language complexity.

Transdisciplinaire, inter-disciplinaire, intrinsèquement pluri-disciplinaire... Comment rendre compte de cette pluralité qui semble caractériser la sociolinguistique, peut-être à son détriment?

Bien sûr, derrière cette question ciblée de la transdisciplinarité, que pose courageusement le présent numéro de revue, se trouve mise en jeu la conception que le chercheur se fait non seulement de sa (sous-)discipline, mais de son objet fondamental.

Voilà pourquoi le titre de cette contribution comporte les mots de "langues" et de "complexité", et qu'il nous paraît nécessaire d'explicitier, avant même de commencer, les éléments fondamentaux de notre positionnement scientifique. L'auteur de ces lignes situe en effet résolument sa recherche autour de la notion de langue, et dans une épistémologie de la complexité. Affirmer d'emblée que ce sont les langues que nous étudions, nous situe déjà assez précisément comme linguiste. Nous ne sommes pas des psychologues ou neurobiologistes travaillant sur le langage, nous ne sommes pas des sociologues ou des ethnologues étudiant les pratiques sociales langagières. Nous considérons l'existence de langues, phénomène au sein duquel se nouent des lignes de force nombreuses, hétérogènes, et complexes au sens précis de la théorie de la complexité (Morin, 1990). Autrement dit, tout tourne à nos yeux autour de cette notion de langue, et nous n'avons pas d'autre ambition que d'y voir clair, c'est-à-dire d'élaborer un discours de connaissance sur cet objet. C'est cet objectif qui implique, à nos yeux, que ce que l'on appelle couramment sociolinguistique n'est

qu'une linguistique. Conçu de façon moins complexe, le même objet aurait pu être abordé dans une optique systémiste, et le composant "socio", en quelque sorte, signale que nous visons à une linguistique complexe.

Soulever la question de l'inter- ou de la trans-disciplinarité, c'est se confronter à des désignations de spécialités, de disciplines et de domaines. Mais cet examen des champs, domaines et sous disciplines, point n'est besoin d'argumenter là-dessus, est subordonné à l'objet ou aux objets que l'on se donne à étudier. Mais bien entendu, il y a aussi des continuités théoriques, sinon d'écoles ou de traditions – fussent-elles récentes –, dont les chercheurs reçoivent leurs objets principaux avant, éventuellement, de les redéfinir à leur façon. On peut se figurer ces continuités comme des routes, des voies d'accès, d'autant plus sinueuses et entrecroisées que ce à quoi elles accèdent n'est pas précisément défini ni situé a priori. Cette métaphore suggère donc la multiplicité des itinéraires intellectuels, leurs entrecroisements et leurs correspondances partielles et temporaires, mais aussi leur prétention irréfragable et très généralement partagée à avancer, à ajouter et à préciser, à mieux comprendre, mieux décrire et mieux définir leurs objets, au premier rang desquels la langue. Au-delà de la question philosophique du progrès, dont le traitement demande d'autres cadres, les travaux successifs s'orientent forcément vers une avancée des connaissances, vers l'ambition explicite ou non de mieux connaître: tel est l'horizon d'accomplissement de notre activité – indépendamment même de notre optimisme ou de notre cynisme quant à la réalité et l'objectivité de nos "progrès".

Pour réfléchir à la situation actuelle de la sociolinguistique, dans les carrefours disciplinaires où elle se trouve, nous allons dans un premier temps relire un article de vulgarisation, l'article "sociolinguistique" de l'Encyclopedia Universalis. Puis nous parcourrons quelques-unes des différentes voies qui nous intéressent, et qui ont été empruntées à partir de la célèbre formule tirée de la vulgate saussurienne, à savoir que "la langue est un système". On sait que la formule est apocryphe, mais on ne peut nier son importance historique.

Nous allons y confronter des apports, qui peuvent ressortir à l'histoire, la politique, l'anthropologie, la psychologie ou l'épistémologie. Le renouvellement majeur qu'il nous semble que nous vivons actuellement doit clairement à une conjonction aussi plurielle que cela.

Nous aborderons sous forme de cinq chapitres ces croisements disciplinaires qui semblent constitutifs de la sociolinguistique. Bien d'autres seraient possibles.

Est-ce qu'il s'agit de disciplines différentes? De sous disciplines? Seulement de sous-domaines? Il est difficile de répondre à ces questions, qui sont probablement un peu vaines. Mais ces hétérogénéités

correspondent souvent par ailleurs à des spécialisations en quelque sorte concurrentes, parfois chez la même personne. S'agit-il de transdisciplinarité, comme le voudrait l'appel à contribution de cette revue? En tout cas, c'est bien une unique discipline, consacrée aux langues, dont nous nous soucions. Nous en prendrons pour exemple, *in fine*, la problématique des langues proches, qui résume et cristallise cette nécessaire multiplicité des points de vue.

1. "Sociolinguistique" dans l'Encyclopedia Universalis

On peut considérer comme un poste d'observation, sur l'évolution de la sociolinguistique, l'article "sociolinguistique" de l'Encyclopedia Universalis. Cet article a été rédigé initialement en 1984 (sauf erreur) par Georges Mounin. Par la suite, il sera complété par Pierre Encrevé, puis par Jean-Michel Eloy. Dans l'article initial, Georges Mounin souligne le caractère

assez imprécis, très hétéroclite et sans cesse proliférant de travaux où se recourent, pêle-mêle, des directions appelées ailleurs sociologie du langage, ethnolinguistique, anthropolinguistique, linguistique sociale, linguistique géographique, dialectologie, ou encore politique linguistique, psychologie sociale, etc.

Cette liste a de quoi étonner le lecteur d'aujourd'hui: comment la dialectologie ou la psychologie sociale peuvent-elles être placées à l'intérieur de la sociolinguistique? Mais pour les autres termes, on peut encore en discuter aujourd'hui. Ce qui est curieux aussi, c'est la tonalité au total plutôt défavorable du commentaire, comme si les éditeurs avaient confié la rédaction de cet article à un chercheur un peu hostile à la sociolinguistique. Difficile de ne pas trouver négatifs les mots "imprécis, hétéroclite, pêle-mêle", tandis que le mot "proliférant" est un peu ambigu. Puis, constatant que "Cet ensemble forme un tout non cohérent: il n'est pas unifié", ce que chacun peut lui accorder assez facilement, il conclut malheureusement "il n'est pas unifiable". Il ajoute plus loin un jugement un peu énigmatique: "S'il lui fallait regrouper cette diversité, la sociolinguistique devrait renoncer à se constituer en discipline et abandonner toute prétention scientifique". La phrase n'est pas tout à fait claire car on pourrait dire aussi l'inverse: si la sociolinguistique réussissait à réellement "regrouper cette diversité", elle aurait enfin gagné le droit d'être une "discipline scientifique". On retiendra en tout cas un présupposé d'évidence: la diversité des travaux s'oppose à la constitution d'une discipline.

Ce qui devient plus intéressant encore, c'est que cet auteur dresse la liste des domaines – trop divers – qui constituent la sociolinguistique à ses yeux:

On peut y repérer au moins douze domaines distincts: (les numéros sont ajoutés par JME)

- 1- standardisation et planification des langues;
- 2- comportement bilingue et multilingue;
- 3- stratification sociale du langage;
- 4- structure de la communication;
- 5- attitudes envers le langage;
- 6- ethnographie de la communication;
- 7- gestique;
- 8- pidginisation et créolisation;
- 9- stylistique;
- 10- variation linguistique;
- 11- changement linguistique en cours;
- 12- analyse du discours.

De même qu'on a vu plus haut l'étonnante présence de la dialectologie et de la psychologie sociale, on peut s'étonner ici que soit citée la gestique. Mais pour le reste, la liste témoigne bien d'un processus dont on connaît maintenant plusieurs exemples: un domaine d'études émergent est d'abord pris en charge ou accueilli parmi des travaux de sociolinguistique, jusqu'au moment où il se manifeste ou s'institutionnalise en tant que (sous-) discipline distincte. Au moins cinq items de la liste sont dans ce cas (items 1, 2, 4, 8, 12).

La suite de l'article, rédigée quelques années plus tard par Pierre Encrevé, remet un peu d'ordre à l'aide de la bipartition classique linguistique externe – linguistique interne, et développe le programme labovien, assorti de la sociologie de Bourdieu, en lui réservant le nom de sociolinguistique. Cette deuxième partie de l'article, en donnant la quasi exclusivité de la sociolinguistique au covariationnisme, rétablit une unité thématique et même théorique. L'auteur développe en effet un aspect épistémologique précis, celui de l'observation (en particulier le paradoxe de Labov) et de l'enquête – la sociolinguistique d'après lui est spécifique par ses démarches d'enquête.

Le troisième contributeur, Jean-Michel Eloy, en 1998, sous un titre qui semble annoncer une sorte de conclusion, "Echec et réussite de la sociolinguistique", cherche à montrer un certain nombre de nouveaux thèmes ou champs de recherche sociolinguistiques, et il semble donc retomber dans l'hétérogénéité que regrettait Mounin. Ses sous-titres sont: application, politique, écriture, la mort des langues, irrédentisme linguistique, naissance des langues, segmentation des variétés, épilinguistique, normativité, construction des langues, dialogisme. Peut-être la notion de langue devient-elle le centre d'une problématique un peu nouvelle, où la machinerie linguistique est beaucoup plus soumise au fait social et politique, et où l'optique est très nettement constructiviste, remettant en question le travail des linguistes.

Les trois parties de cet article, lui-même hétérogène, manifestent bien les termes du problème: la prolifération de travaux hétéroclites est-elle une faiblesse, comme le dit Mounin? Y a-t-il urgence à lui donner une forte unité de domaine et de méthodes, comme le propose en fait Encrevé? Ou bien l'hétérogénéité des thèmes est-elle la modalité "normale" de la marche en avant de la sociolinguistique, comme l'indique implicitement la troisième partie de l'article? Examinons ces hétérogénéités, ces croisements, de façon ordonnée.

2. Croisement 1: Diachronie, histoire, dynamique

Une première hétérogénéité, si l'on peut dire, est interne et au cœur de l'objet langue. Elle peut s'exprimer comme un paradoxe touchant la notion de langue: "Comment une langue reste-t-elle elle-même, alors qu'elle change?", ou encore comme un récit dont l'acteur central, le peuple des locuteurs, vivrait lui-même ce paradoxe: "Comment est-on passé du latin au français?". Ici nous sommes gêné de devoir formuler ces banalités logiques: que dans l'évolution il y a à la fois changement et identité, ou que la description du présent n'empêche pas l'évidence du changement, mais il faut bien remarquer tout de même que les deux perspectives, la synchronique et la diachronique, au lieu d'être inséparables, ont été plutôt des alternatives, et même en alternance. La place du facteur temps dans l'étude des langues a ainsi connu depuis la Renaissance de grandes fluctuations ou de grands virages: et tantôt on a considéré les langues essentiellement comme des entités stables, tantôt on a prêté une attention quasi-exclusive à leur caractère mouvant ou évolutif.

Quand on considère Saussure, sinon comme un "fondateur", au moins comme un repère important dans l'histoire des travaux sur le langage, on lui attribue en fait un de ces virages. L'importance de son geste donnant la priorité à la synchronie a été d'autant plus frappante qu'à la fin du XIXe siècle, Saussure semble principalement le produit d'une linguistique orientée vers l'histoire ou diachronie.

La plus grande partie du XXe siècle a développé une linguistique synchronique ("comment fonctionne le système"), d'une façon même bien plus exclusive que ne l'indiquait Saussure.

Même si l'on considère une discipline dont la motivation était d'abord diachronique, la dialectologie, on doit constater que les dialectologues eux-mêmes auront été peu nombreux, avant le milieu du XXe siècle, à vraiment travailler sur le changement en cours dans les parlers qu'ils observaient. Dans l'ensemble, ils observent un état de langue de façon purement synchronique - une "photographie", dit Sever Pop (1950: X), même si cet état de langue les intéresse surtout comme "butte-témoin" au

fil d'une histoire de la langue. Labov (1976) cite cependant Gauchat (1905) comme un de ses devanciers.

Par la suite, pourtant, certains chercheurs, même structuralistes, ne perdent pas de vue la diachronie. Ainsi Martinet, nourri de dialectologie, travaille à concilier tout ce que l'observation de la réalité livre de mouvant et d'autre part la représentation de la langue comme un système de relations essentiellement stables: telle est en quelque sorte la fonction de son concept de "synchronie dynamique" (Martinet, 1990), qui réintroduit une perspective évolutive dans l'observation des parlers.

La sociolinguistique va reprendre la suggestion et la développer, réussissant à résoudre cette tension entre les deux approches complémentaires, synchronique et diachronique.

Il y a bien sûr de notre part ici un raccourci un peu sommaire à assimiler deux échelles de temps, celle du changement observé sur quelques années par le covariationnisme, et celle de l'histoire des langues qui se compte en décennies et en siècles. Ce qui compte, dans l'appréhension sociolinguistique du changement, c'est d'avoir trouvé le "chaînon manquant", l'intrusion du temps dans le système synchronique. À cet égard il reste beaucoup à faire, en matière de relecture du moyen âge et de l'Antiquité par exemple: or de telles relectures sont désormais possibles et fécondes, en utilisant sur une période passée certains outils et concepts acquis dans le contemporain. Enfin il nous semble qu'un approfondissement de nos conceptions diachroniques permettrait de mieux inscrire l'actualité dans une histoire linguistique longue.

Pour l'instant, les compétences se rejoignent rarement, et peu de chercheurs réunissent la connaissance fine du moyen âge ou de l'Antiquité et le positionnement sociolinguistique. Mais d'ores et déjà on peut citer de remarquables réussites sous les noms de "sociolinguistique rétrospective" (Banniard, 1992), "historical sociolinguistics" (Romaine, 1989), ou sur des champs particuliers tels que l'étude des premiers textes de différentes langues (Selig, 1993).

En résumé, en ce qui concerne la diachronie et la synchronie, la sociolinguistique s'est trouvée être le lieu d'une synthèse, d'une articulation, qui de toute évidence touche à la langue de façon centrale.

3. Croisement 2: Variation et unité du système

Beaucoup s'accorderont sans doute à reconnaître comme un apport essentiel de la sociolinguistique l'importance qu'elle donne au concept de variation: tous les éléments du système y sont soumis, et la grande affaire de la linguistique "variationniste" devient d'étudier l'organisation de la variation, éventuellement corrélée à des faits non linguistiques. Le co-

variationnisme constitue une importante complexification de la matière linguistique, non seulement par la prise en compte d'un extra linguistique, mais par rapport à la notion de langue elle-même. D'un bout à l'autre de la société, et conjointement d'un bout à l'autre de la nébuleuse des variations, parlons-nous la même langue? Ne serait-ce pas essentiellement le sentiment de parler la même langue? Et plus exactement qu'est-ce qui fait que nous avons le sentiment de parler la même langue? Est-ce seulement le partage d'une référence normative? Le débat, et la recherche, sont alors déplacés sur le plan épilinguistique, celui des représentations – conscientes ou non, explicites ou non.

Labov a posé cette question de l'unité dès les années 70 ("le VNA est-il une langue séparée?", Labov, 1978) mais il faut reconnaître que sa réponse est loin d'avoir refermé le chapitre, y compris sur son terrain puisque quelques années plus tard il a été amené à travailler sur l'"ebonics" (Labov, 1997). Sa réponse elle-même a semblé à certains chercheurs (Le Page & Tabouret-Keller, 1985) une tentative de sauver l'unité du "système" – structural ou génératif, peu importe en l'occurrence.

On arrive en effet nécessairement, devant cette question de l'unité, soit à chercher à renforcer la description d'un noyau systémique (voire à le biologiser) pour réduire la profusion de la variation en la reléguant "en surface", soit à donner un rôle décisif à l'idéologie ou imaginaire linguistique, notions elles-mêmes sous-tendues par l'histoire sociale ou par la psychologie sociale. Parmi les linguistes, l'évolution des uns vers une sorte de "grammaire des profondeurs" – les formalismes, le grand éloignement entre "surface" et "sous-jacent", rendant compte d'un impensable de la structure linguistique, qui éventuellement touche à l'intelligence (le cognitif) et au neurologique; l'évolution des autres, particulièrement chez les sociolinguistes, vers la prise en compte de l'histoire sociale, de la subjectivité, de l'activité consciente et descriptive du locuteur, de ses idées sur la langue; tout cela dessine-t-il une scission nécessaire dans les sciences du langage? Certes, il est visible que sur le plan institutionnel les deux tendances ont parfois du mal à s'entendre, et l'on sait que l'histoire des idées n'est pas faite seulement d'arguments, mais aussi d'intérêts divers.

Il nous semble cependant qu'ici notre objet comporte en quelque sorte des exigences: comment s'intéresser aux langues sans prendre en compte à la fois les structures systémiques ET l'existence (sociale et historique en particulier) des locuteurs et des langues? On aura reconnu que nous exprimons ici le point de vue de ces sociolinguistes qui se veulent tout simplement linguistes. Cette position s'oppose à la fois à une linguistique purement systémiste ou "interne", ou encore asociale, et à une sociolinguistique purement "externe", qui considère que les contraintes

systemiques ne changent rien à leur objet, strictement social ou anthropologique.

Nous le verrons ci-dessous, il y a un grand intérêt à ne pas résoudre le dilemme.

4. Croisement 3: Autour des frontières de langues

Aucune langue n'est isolée, et c'est un artifice que de considérer une langue seule. Mais c'est l'histoire, et non le raisonnement, qui nous en a fait prendre ou reprendre conscience assez récemment.

Toutes les questions liées à la pluralité des langues, au plan politique, psychologique, éducatif, et enfin linguistique, ont connu un grand développement depuis la seconde guerre mondiale – probablement en lien avec le rôle international accru des États-Unis et la montée du tiers-monde en importance politique. Au plan linguistique, ce sont spécifiquement les sociolinguistes qui ont pris en charge ces questions. Cet intérêt renouvelait des questions que se posait depuis longtemps la dialectologie, en particulier sur les limites de systèmes. Un chercheur comme Uriel Weinreich, lui aussi élève de Martinet, illustre parfaitement cette conjonction, avec un écrit marquant sur la "dialectologie structurale" (Weinreich, 1954) et un autre écrit marquant sur le plurilinguisme (Weinreich, 1966). Mais le rapprochement entre sociolinguistique et dialectologie tient aussi à l'évolution propre de la dialectologie.

Considérant cette prise de conscience qu'une langue n'est jamais seule, que toute situation comporte donc une pluralité de langues, on doit d'abord remarquer que certaines de ces questions peuvent être étudiées au plan sociologique, politologique, etc., types de recherche que l'on peut faire entrer dans la "sociologie des langues". Ce qui nous laisse personnellement insatisfait devant de telles recherches, c'est qu'elles sont faites trop souvent en respectant une définition non problématisée des langues. On peut penser en particulier – exemple caricatural mais révélateur – à ces enquêtes quantitatives déclaratives où l'on demande au locuteur quelles langues il possède, comme s'il s'agissait de fauteuils ou de téléviseurs: or on sait bien maintenant que les langues – au(x) sens profane(s) comme au(x) sens des linguistes – sont des réalités très déformables, en particulier au sein de réseaux dialectaux, et que les réponses des enquêtés demandent une grande marge d'interprétation quant à leur façon de définir et d'appréhender une langue. Mais malgré des avancées scientifiques importantes dans les méthodes, la demande politique de résultats est si forte que les enquêtes les plus sommaires sont complaisamment utilisées et sur-interprétées. Pour ne parler que des recherches dignes de ce nom, une telle sociolinguistique au sens seulement sociologique, même quand elle n'est pas naïve quant au caractère construit des langues, ou bien

donne un statut très secondaire aux langues au profit des pratiques langagières, ou bien ne peut pas se passer d'une (socio)linguistique (complémentaire?) qui prend en compte les langues et entreprend leur description, dans l'esprit de ce que nous venons d'appeler leur problématisation.

Nous retrouvons en partie à ce propos l'opposition entre linguistique interne et linguistique externe. Mais s'il nous paraît important de ne pas résoudre le dilemme entre ces deux orientations, c'est parce que la question principale, le problème fondamental est de faire le lien, la "grande unification", entre le fonctionnement social (au sens de l'approche compréhensive) et les contraintes systémiques, elles aussi socialement organisées et construites mais sémiotiquement bien différentes, qu'on qualifie parfois de "proprement linguistiques". Cette unification de perspectives contradictoires est aussi un projet qui appelle à une pensée complexe, capable mieux encore qu'une pensée dialectique de tenir ensemble, de "com-prendre", des termes contradictoires.

La spécificité des linguistes, par rapport aux sociologues par exemple, intervient d'abord (chronologiquement) dans la description des conséquences de cette pluralité sur les langues elles-mêmes: c'est le thème des "contacts de langues", interférences, emprunts, hybridations diverses...

Pendant longtemps (30 ans?), on croit qu'il va être possible de décrire la grammaire des contacts de langues comme on décrit la grammaire d'un système: règles et structures. C'est l'époque par exemple de Shana Poplack, dont l'article "Sometimes..." (Poplack, 1980) bénéficie d'un nombre record de citations.

Mais plus on avance, plus on accepte une sorte de perception chaotique: cette évolution pourrait se mesurer, en quelque sorte, à la fréquence d'utilisation du terme de "mélange", d'abord proscrit, et aujourd'hui souvent utilisé. Ce qui a été longtemps refusé dans le mot "mélange", c'était la connotation de désordre. Mais est-ce renoncer à la science que d'accepter la notion de désordre? D'autres sciences ont vécu cela comme une conquête. Remarquez qu'au XIXe siècle on a découvert la notion d'entropie (en thermodynamique), sorte de tendance fondamentale au désordre, et qu'au XXe siècle on a découvert l'indétermination quantique, les mathématiques floues, les organisations chaotiques, la relativité... Bref, on peut imaginer qu'il y ait là un progrès scientifique à faire en sciences humaines, en tâchant de préciser et d'encadrer cette vague notion de désordre, ce qui suppose de l'accepter provisoirement (Blanchet et al., 2007).

En tout cas, la définition des langues dans la perspective des contacts de langues a été sérieusement déstabilisée et déconnectée de la

considération des contraintes linguistiques dans un seul système. Autrement dit, on a commencé à prendre conscience que la langue système, la langue saussurienne, et souvent aussi la langue standard, ne correspondent qu'à une partie des pratiques langagières, et que le rapport de celles-ci avec les contraintes des systèmes linguistiques est indirect. En même temps, on prenait conscience que ces cas d'hétérogénéité ne sont pas marginaux, mais omniprésents. Enfin tout cela est encore un peu plus complexe qu'on ne le pensait, du fait que là encore on doit souvent faire intervenir des pratiques conscientes, parfois même volontaristes, de divers groupes humains, qui tantôt rapprochent ou fusionnent leurs idiomes, les mettent en synergie, tantôt au contraire travaillent à approfondir les différences et les schismes.

Du fait de ces "politiques de groupes", les descripteurs se trouvent pris dans la tourmente: qu'ils décrivent de l'ordre ou du désordre linguistique, et le plus souvent les deux à la fois, l'ancien idéal de neutralité et d'objectivité est sérieusement affaibli, y compris à leurs propres yeux, ce qui va provoquer une intéressante réflexion épistémologique.

Aussi bien la prise en compte de la pluralité des langues – à tout niveau: linguistique, micro social, sociétal, géopolitique, individuel, éducatif... – que les conséquences à tirer quant à notre connaissance de l'objet langue, tout cela est ou a été considéré le plus souvent comme des questions sociolinguistiques. Après tout, c'est curieux, car il n'y a pas de nécessité logique à ce que de "purs" linguistes systémistes acceptent comme leur objet la comparaison entre des systèmes (contrastivisme, typologie), mais non les rapports effectifs entre les langues, dans la réalité. Au risque de nous répéter, il ne nous paraît pas soutenable que "la linguistique" n'inclue pas de plein droit cet ensemble de questions, autrement dit la "sociolinguistique" ne fait ici que le travail de la linguistique.

5. Croisement 4: Langues et politique

Nous n'allons pas recenser tous les liens qui existent entre langue et politique: c'est une immense question philosophique et politique, autant que linguistique. Ce qui nous paraîtrait pertinent ici, serait de mesurer l'importance de préoccupations directement politiques dans le développement de la sociolinguistique: mais il est vrai que c'est encore un vaste sujet. Ce que nous avancerons seulement ici est que le croisement de la linguistique avec la politique crée une autre linguistique – qui en l'occurrence est nommée généralement – elle aussi? – sociolinguistique.

Dans le domaine des politiques linguistiques, certains chercheurs trouvent et disent un certain nombre de choses importantes en figurant les langues, dans une situation donnée, par des cercles ou autres figures fermées. En fait, un tel schéma, qui ne problématise pas du tout la définition de la

langue, n'a pas seulement l'inconvénient – provisoire – d'être un résumé sommaire: il a surtout l'inconvénient plus gênant de ne prendre la langue que telle que l'a construite et nommée la société. Nous voulons avancer avec force ici que ces langues, dont nous parlons, sont des productions sociopolitiques – en concédant que cela ne saurait être aux yeux de linguistes qu'une partie de leur définition. Par ailleurs, ces entités sont conçues comme stables, ce qui n'est également qu'en partie vrai.

Mais même sur le plan politique, un autre fait plus intéressant est à noter ici. Cette production politique des langues fait rarement l'objet d'un consensus intégral: il y a très souvent des conflits, ou tout au moins des contradictions, sur la définition même des idiomes en présence. Une très grande qualité de la sociolinguistique d'aujourd'hui, c'est d'avoir été directement sensible à ces contradictions, et d'en avoir fait sens en leur donnant un véritable statut scientifique, un statut théorique. Il s'agit là d'une modalité d'élaboration scientifique originale par rapport à la linguistique, et dont nous allons citer quelques exemples importants, dans lesquels la prise en compte sérieuse des expériences politiques a permis de véritables innovations conceptuelles.

De très nombreux conflits, qui s'étalent parfois sur un bon nombre d'années, touchent à la "reconnaissance" de langues minoritaires – thème aujourd'hui souvent, mais pas toujours, lié à celui des "langues en danger". Voilà typiquement des cas où ce sont des conflits socio-politiques qui sont à la source de véritables progrès scientifiques; ils sont portés particulièrement par la sociolinguistique et son intérêt pour les situations, pas seulement pour les langues.

Aux XIXe et XXe siècles, donc, de nombreuses langues "apparaissent" ou "émergent": mais de quoi émergent-elles? Les linguistes sont très souvent divisés sur ces sujets, l'enjeu des disputes se réduisant parfois à la qualification soit de "langue" soit de "dialecte".

Parmi tant de travaux qui ont constitué cette sociolinguistique-là – voir par exemple, au centre de maints débats, l'oeuvre étendue de J. Fishman –, nous devons nous attarder un peu sur les travaux de Kloss et de Muljadic, qui proposent des concepts permettant de décrire ces processus, et d'autres qui leur sont liés. Pour Kloss (1967), l'individuation des langues doit à l'*Ausbau* ou à l'*Abstand*, c'est-à-dire à l'*élaboration*, qui marque les différences et construit les cohérences et les spécificités, ou à la *distance* (entre les systèmes) perçue comme donnée et déjà là aux yeux de tous. Bien sûr, ces deux facteurs se combinent: par exemple, toutes les variétés standard doivent plus ou moins à l'*ausbau*. Ou encore toutes les variations constituent un potentiel de *distance*.

Muljadic ajoute un troisième facteur, le pouvoir, qu'il nomme "Macht" ou "kratos", décisif en particulier dans la mise en oeuvre de l'*ausbau* (Muljadic,

1996 a,b). Ces concepts lui permettent d'aborder une histoire des langues, en l'occurrence des langues romanes, faite de processus de *dialectalisation* (par exemple le provençal) et de *linguification* (par exemple le corse): on ne peut que reconnaître la puissance descriptive de ces concepts, qui subsument des faits extrêmement nombreux, en diachronie et en synchronie, et leur nature proprement linguistique, au sens où la définition même des langues en ressort transformée.

Sur quasiment les mêmes conflits, se sont développées les théories de la diglossie, dans lesquelles nous relèverons seulement quelques traits importants ici. Le concept de "rapports diglossiques" reste aujourd'hui plus utilisé que celui de "situation diglossique", souvent jugé un peu simpliste au vu des analyses plus fines que l'on fait maintenant. Quoi qu'il en soit, la théorie diglossique a permis de repenser un problème central de la linguistique, celui de la différence entre langue et dialecte, qu'elle a en quelque sorte "dégonflé" en identifiant ses responsables socio-politiques.

Les processus étudiés dans les termes d'Ausbau et de diglossie correspondent souvent à des changements d'échelle du pouvoir et à des déplacements de population (ou au minimum à des changements de statut des populations). Mais le lien fréquent que nous constatons entre les conceptualisations des linguistes et l'existence de conflits sur le terrain, laisse penser qu'il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine précis. On peut prendre l'exemple du continent africain, au fil des événements et surtout des émancipations et des émergences culturelles des peuples – on sait depuis Cheikh Anta Diop (1987) à quel point les "peuples" et les langues y sont des notions mouvantes, ce qui, dans la logique des paragraphes qui précèdent, devrait produire des théorisations originales (V. Féral, 2009).

Nous voudrions insister sur le fait que ces processus ne se contentent pas d'affecter la langue: ils font la langue, ils la définissent ou contribuent à la redéfinir comme un phénomène toujours différent. La nomination est un révélateur de ces processus (Tabouret-Keller, 1997), que le nom des langues reste stable, ou qu'il change.

La linguistique dont nous avons besoin est aussi une science connectée à l'histoire contemporaine, ce qui caractérise une bonne part de la sociolinguistique. C'est d'ailleurs à ce titre que, au-delà même d'une implication inévitable (Pierozak & Eloy, 2009:17), elle peut être mobilisée pour améliorer la vie en société – voir par exemple le programme d'une "sociolinguistique critique" (Heller, 2002).

6. Croisement 5: Anthropologie: ethnogenèse et glottogenèse

Nous avons d'ores et déjà abordé un autre volet, qui probablement inclut le politique et le dépasse.

Nous venons de noter que les "peuples" – ou autres noms de groupes humains - et les langues sont des notions mouvantes, de façon analogue. Si langue et "ethnicité" présentent cette relation étroite, c'est donc maintenant l'anthropologie qui doit venir enrichir l'approche linguistique. C'est l'intérêt que présente le livre déjà cité: "Acts of identity. A creole-based approach of language and ethnicity" (LePage & Tabouret-Keller, 1985). Reposant sur deux enquêtes menées au Honduras britannique à 20 ans de distance, et entre-temps le pays est devenu indépendant sous le nom de Belize, il montre comment le créole local a changé de statut. Mais le grand intérêt de cet ouvrage est qu'il s'interroge sur ce qu'est ce créole, qu'il problématise la description de la langue – qu'on nous excuse de marteler ce terme.

Les auteurs formulent sur la délimitation de la langue une proposition très générale (ou plutôt généralisable), que résume le schéma ci-dessous, s'appliquant à deux niveaux en parallèle.

<----- dispersé		Focalisé ----->
"pidgin momentané"	langues naturelles	langue stable, éternelle,
exploite analogie et	y compris créoles	peut exprimer la vérité
métaphore		
lié au contexte		
-----	-----	-----
descriptions de la	descriptions plus	"grammaire"
conduite très empiriques	idéalisées et abstraites	complètement abstraite
liées au contexte	plus indépendantes du	
	contexte	

Fig. 2: La focalisation dans la conduite linguistique et la focalisation dans la description linguistique (Le Page & Tabouret-Keller, 1985: 202 – trad. Eloy)

Aux deux niveaux, celui des pratiques, comme celui de la description métalinguistique, règne une tension entre deux tendances opposées, l'une, la focalisation ("focussing"), tendant à une langue stable, resserrée, peu variable, l'autre, la tendance à la dispersion ("diffuse") allant au contraire vers l'instable, le créatif, le bricolage ("instant pidgin"), tolérante à la variation.

Au niveau des descriptions métalinguistiques, sont en cause à la fois les linguistes et grammairiens et les locuteurs ordinaires, dont l'activité épilinguistique est une composante non négligeable de la langue. Au plan strictement linguistique, on est bien sûr dans un constructivisme, mais qui, après tout, ne fait que tirer les conséquences de l'importance des normes dans les langues. Les processus normatifs, qu'on ne réduira pas bien sûr aux prescriptions explicites, jouent un rôle essentiel en synchronie et dans le changement linguistique – ce qu'on ne reconnaît que depuis peu (Baggioni, 1977). Les théories les plus diverses sont obligées soit de leur ménager une place sous des noms divers – pensons par exemple au "factum grammaticae" de Milner (1978) –, soit de faire l'impasse sur une réalité qui reviendra s'imposer à eux (Berrendonner, 1982). Le schéma de Le Page et Tabouret-Keller donne au normativisme, voire au purisme, un statut au sein de la langue, celui d'une forme de focalisation, fût-elle excessive.

Cette tension entre ouverture et resserrement, les deux auteurs l'ont dégagée à la fois de leur enquête et des travaux d'anthropologie, par exemple de Barth (1969). Elle trouve un analogue, au premier abord troublant, avec ce que l'on peut décrire de la constitution des groupes humains (v. par ex. Roosens, 1989). Pratiques et description y sont également parallèles, et également sous-tendues par une tension entre ouverture et resserrement. Il nous paraît clair, en nous avançant au-delà de ce que formulent les auteurs, qu'il ne s'agit pas d'analogie entre langue et groupe humain: il s'agit du même procès. Construire de la langue, c'est construire du groupe, et vice versa, selon les mêmes procès, mais sans parallélisme mécanique – les auteurs citent des groupes dans lesquels la ou les langues sont d'importances variables.

Le point auquel nous arrivons ainsi, grâce à une linguistique inspirée par l'anthropologie, c'est de pouvoir rendre compte finement du procès de glottogenèse, qu'il faut comprendre comme construction permanente de la langue, de même que l'anthropologie décrit l'activité d'ajustements permanents du périmètre et des structures des groupes humains.

Ethnogenèse, politogenèse, glottogenèse: dans les trois cas, il y a genèse d'une entité collective d'identification (dans le rapport des individus au groupe), de clôture et d'homogénéisation, appliquée à des aspects sociaux différents, et s'appuyant sur des catégories de réalités différentes.

Il nous semble impossible aujourd'hui de traiter les problèmes posés par les discontinuités linguistiques – limites de systèmes, limites de langues – sans embrasser les processus anthropologiques en même temps que linguistiques que nous venons d'évoquer. La description linguistique dans son ensemble doit intégrer ces aspects, réputés aujourd'hui "seulement" sociolinguistiques.

7. La problématique des langues proches résume et cristallise de nombreuses questions

Il nous semble intéressant d'apporter ici à titre d'exemple une question linguistique typiquement complexe, question qui interroge la linguistique, et qui exige des linguistes une sérieuse ouverture de leurs horizons.

La problématique des langues proches résume et cristallise pratiquement tout ce qui précède.

Le point de départ de notre réflexion (Eloy, 2004: 6) était le constat que

(...) on peut trouver aujourd'hui dans presque tous les pays d'Europe ces idiomes, reconnus "langues" depuis peu ou pas encore vraiment, ou même vraiment pas, en partie intercompréhensibles avec la langue officielle ou dominante, à laquelle ils sont historiquement liés, et au sujet desquels on peut voir les communautés se diviser, les linguistes se contredire, et les décideurs politiques hésiter.

Nous nous étions donc appuyés sur un ensemble de besoins sociaux, et l'insuffisance des réponses des linguistes.

Au fur et à mesure que les travaux se sont développés (Eloy, 2004; Eloy et Ó Hífeárnáin, 2007; Maspero & Eloy, 2011), nous avons été amenés à constater que les cas étaient très nombreux, de ce type de relations entre langues, bien au-delà des situations nationales européennes. On dispose aujourd'hui d'éléments quasi-généralisables, qui tiennent à ce que toute langue ou presque semble a priori concernée par des réseaux de proximités, à la fois systémiques et anthropologiques.

La question de l'évaluation des distances entre langues, sans être proprement invalidée, s'est vue énormément complexifiée, dès lors que les travaux réunis ont montré qu'il faut y faire intervenir des problématiques nombreuses et hétérogènes. Au plan des systèmes eux-mêmes, quels calculs comparables appliquer aux différents niveaux d'analyse, et surtout quelle pondération appliquer? Puisque dans chaque variété fonctionne une normativité, comment évaluer l'influence du standard dans chacune, comment comparer les degrés de tolérance à la variation, à l'interférence, les habitudes d'adaptation à des variétés proches, les questions de prestige ou de stigmatisation – tous facteurs qui vont jouer par exemple sur la propension des systèmes à se mixer ou à se rapprocher (selon le schéma de la "décréolisation")? Les mêmes questions de rigidité ou tolérance se posent au niveau des individus ou à celui des groupes: cultures ou propensions individuelles, idéologies collectives ou personnelles, macro- et microcontextes des contacts, tout cela influe sur la réalité de la proximité. Autrement dit, on ne peut pas parler, sans être attentif à cette grande diversité des aspects de la proximité, de "langues proches", à toutes fins pratiques – par exemple éducatives ou aménagementistes –. Tel est le complexe qui se noue, par exemple, dans la perspective de l'intercompréhension autour des projets Eurom, Galatea ou Eurocom.

Autrement dit encore, chacun de ces facteurs joue sur les autres, ce qui ressort typiquement à la pensée complexe. Et si même on choisissait encore de se limiter au système, on se heurterait à une difficulté majeure: l'impossibilité de pondérer le rôle des niveaux dans le fonctionnement global, qui est l'affaire d'un locuteur-auditeur-descripteur réel, et non "idéal".

Pour préciser les situations linguistiques étudiées, il nous a paru utile de proposer le concept de "langues collatérales", catégorie plus restreinte que celle de "langues proches". Nous avons proposé de désigner par "langues collatérales" des variétés *proches* – objectivement et subjectivement –, aux plans linguistique, sociolinguistique et historique ou glottopolitique, les variétés tendanciellement en contraste étant *historiquement liées* par les modalités de leur développement" (Eloy & Ó Hifearnáin, 2007: 20). Cette proposition, qui présuppose que les langues ne sont pas seulement des systèmes linguistiques, désigne un type de relation certes particulier, mais très fréquent.

Différents aspects de cette problématique peuvent encore être soulignés: elle met en relation, en perspective, une dynamique microsociolinguistique du changement et la vaste problématique historique de la ramification des langues; elle inclut à l'évidence toute la dimension politique des États nationaux, mais aussi des groupes et des sous-groupes, aux sens anthropologiques les plus divers; elle inclut les dimensions épilinguistiques, subjectives et culturelles, dans une perspective constructiviste. Elle devrait contribuer à battre en brèche une certaine idéologie dominante, qui fait des langues des objets naturels, fixes, autarciques, dans "un monde de langues séparées" (selon la formule de Le Page & Tabouret-Keller, 1985).

La confirmation et l'approfondissement de ces caractéristiques, ainsi que la connexion que cette problématique impose entre des sous-disciplines nombreuses des sciences du langage, peuvent être considérés comme des résultats des trois colloques qui jusqu'à présent ont été réunis sur ce sujet.

8. Une conclusion provisoire sur l'ouverture de la sociolinguistique. Quelques remarques de nature épistémologique.

Nous avons cité ici quelques rencontres de disciplines, peut-être quelques "emprunts" interdisciplinaires, dont "la sociolinguistique" a été le lieu ou le moteur privilégié. Bien au-delà des limites étroites d'un tel article, il va de soi qu'il y aurait bien d'autres ouvertures à prévoir. Par exemple, les "représentations" – domaine que nous préférons nommer "épilinguistique" – devraient amener un regain d'intérêt entre linguistique et psychologie sociale et individuelle. Plusieurs domaines, avec lesquels pourtant nous

savons la fécondité d'un rapprochement, n'ont pas été cités ici, tel que la géographie humaine, l'histoire des idées, la philosophie, etc. Bien sûr, nombres de champs internes aux sciences du langage reposent sur des échanges interdisciplinaires. Mais la sociolinguistique semble particulièrement concernée par ces rapprochements. Il nous faut saisir son statut particulier au sein de la linguistique pour comprendre qu'il ne s'agit ni d'un hasard, ni d'une faiblesse.

Considérons l'histoire de la linguistique au cours du XXe siècle, la façon dont elle a intégré des champs nouveaux, d'abord sentis comme complètement étrangers à la linguistique, puis parfaitement légitimés au sein des "sciences du langage" – plusieurs de ces champs étant entrés d'abord dans la "sociolinguistique". Cette modalité de progrès, en quelque sorte par "progression externe" (comme on dit des entreprises), rien n'indique qu'elle doive cesser, que son histoire soit finie. Et, cela tient à l'objet même de ces recherches, nous pouvons affirmer – comme nous l'avons fait depuis plusieurs années – que *nous ne savons pas aujourd'hui, car c'est un des objectifs de nos recherches, déterminer l'étendue et la nature (le degré d'hétérogénéité) des phénomènes que nous devons prendre en compte pour produire une description du langage humain* (Eloy, 2004:174).

Nous ne savons pas aujourd'hui ce qui sera jugé pertinent demain. Ni la description du langage et des langues, ni les pratiques langagières, ne peuvent être définies aujourd'hui de façon fermée. Même le postulat d'un principe unique de cohérence ou d'ordre du fait linguistique doit être révoqué en doute.

La construction des langues, du point de vue de l'activité langagière, est un processus permanent d'organisation de contraintes linguistiques et sociales inséparables, parmi lesquelles intervient fondamentalement, de façon récursive, l'activité épilinguistique des sujets parlants. Au terme des développements précédents, le constructivisme paraît en effet inévitable. Mais ce constructivisme n'est pas un relativisme: car les entités construites sont strictement des réalités, fussent-elles sociales, par le consensus des représentations et éventuellement l'institutionnalisation. Or le discours scientifique participe de ces consensus, ce qui nous ramène aux questions concernant la place du chercheur dans ce processus.

Ce qu'on appelle aujourd'hui la sociolinguistique, par son intérêt déclaré pour ces différents termes – activité langagière, contraintes linguistiques et sociales, sujets parlants, activité épilinguistique, etc. – est une linguistique postée (de façon souvent inconfortable) au carrefour des différentes ouvertures que nous avons évoquées. Elle peut se définir par

l'étude du langage et des langues, dans la prise en compte permanente, concrète et de principe de leurs réalités complexes, inséparablement cognitives et anthropologiques, sociales, politiques et historiques" (définition qui figure dans les statuts du Réseau Francophone de Sociolinguistique, adoptés en juin 2009).

Dans la mesure où l'un des modes de progrès de la linguistique consiste à intégrer de nouveaux plans ou types de contraintes, la sociolinguistique se trouve placée de fait, grâce à ses ouvertures transdisciplinaires, en avant-garde.

Bibliographie

- Baggioni, D. (1977): Pour un point de vue relativisé et historicisé sur la norme. In *Lengas*, 2, 15-34.
- Banniard, M. (1992): *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin*. Paris (Institut des Etudes Augustiniennes).
- Barth, F. (éd.) (1969): *Ethnic groups and boundaries: the social organization of culture difference*. Bergen-London (Universitetsforlaget-Allen and Unwi) (trad. Fr. in Poutignat, Ph. & Streiff-Fénart J. (1995), *Théories de l'ethnicité*. Paris (PUF).
- Berrendonner, A. (1982): *L'éternel grammairien. Etude du discours normatif*. Berne (P. Lang).
- Blanchet, P., Calvet L.-J. & de Robillard, D. (2007): Un siècle après le Cours de Saussure: la Linguistique en question. In: *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, 1, L'Harmattan.
- Diop, C.-A. (1987): *L'Afrique noire précoloniale*. Paris (Ed. Présence africaine).
- Eloy, J.-M. (éd.) (2004): *Des langues collatérales. Problèmes linguistiques, sociolinguistiques et glottopolitiques de la proximité linguistique*. Paris (L'Harmattan).
- Eloy, J.-M. & Ó Hifearnain, T. (éds.) (2007): *Langues proches, Langues collatérales*. Paris (L'Harmattan).
- Eloy, J.-M. (2004). Pour une approche complexe de la nature sociale de la langue. In: *Cahiers de sociolinguistique*, 8 (Langue, contacts, complexité. Perspectives théoriques en sociolinguistique), 171-189.
- Encyclopaedia universalis France (1968 à 2009). Paris (Encyclopædia universalis).
- Féral, C. de (éd.), (2009), *Le nom des langues - Tome 3, Le nom des langues en Afrique subsaharienne: pratiques, dénominations, catégorisations*. Leuven (Peeters), 309 p.
- Gauchat, L. (1905). L'unité phonétique dans le patois d'une commune. In: *Aus Romanischen Sprachen und Literaturen . Festschrift Heinrich Mort*. Halle (Max Niemeyer), 175-232.
- Heller, M. (2002): *Eléments d'une sociolinguistique critique*. Paris (Didier)
- Kloss, H. (1967): 'Abstand languages' and 'Ausbau languages'. In: *Anthropological Linguistics*, 9(7), 29-41.
- Labov, W. (1997): Testimony on "Ebonics" before the Subcommittee on Labor, Health & Human Services & Education of the U.S. Senate Appropriations Committee. Submitted by Prof. William Labov, January 23, 1997, <http://courses.essex.ac.uk/lg/lg449/LabovSenate.htm>.
- Labov, W. (1976): *Sociolinguistique*. Paris (Minuit).
- Labov, W. (1978): *Le parler ordinaire*. Paris (Minuit).
- Le Page, R.B. & Tabouret-Keller, A. (1985): *Acts of identity. Creole-based approaches to language and ethnicity*. Cambridge (Cambridge University Press).

- Martinet, A. (1990). La synchronie dynamique. In: *La Linguistique*, 26(2), 13-24.
- Maspero, J. & Eloy, J.-M. (éds.) (à paraître, 2011). *Des langues collatérales en domaine slave*. Paris (L'Harmattan).
- Milner, J.-C. (1978): *L'amour de la langue*. Paris (Seuil).
- Morin, E. (1990): *Introduction à la pensée complexe*. Paris (ESF Editeur).
- Muljacic, Z. (1996b). Introduzione all'approccio relativistico. In: *Linguistica Pragensia*, 2/96, 87-107.
- Muljacic, Z., & Haarmann, H. (1996a). Distance interlinguistique, élaboration linguistique et 'coiffure linguistique'. In: Goebel, H. et al. (éd.): *Kontaktlinguistik - Contact linguistics - Linguistique de contact I*. Berlin - New York (Walter de Gruyter), 634-642
- Pierozak, I. & Eloy, J.-M. (éds) (2009): *Intervenir: appliquer, s'impliquer?* Paris (L'Harmattan)
- Pop, S. (1950): *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*. Louvain (chez l'auteur).
- Poplack, S. (1980): Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en Espanol: toward a typology of code-switching. In: *Linguistics*, 18, 581-618
- Romaine, S. (1989): *Socio-historical Linguistics*. Cambridge (Cambridge Univ Press).
- Roosens, E. E. (1989): *Creating Ethnicity. The Process of Ethnogenesis*. Newbury Park (SAGE Publications).
- Selig, M. (1993): Le passage à l'écrit des langues romanes - état de la question. In: Selig, M. (éd.): *Le passage à l'écrit des langues romanes*. Tübingen (Narr, Scriptoralia 46), 9-30.
- Tabouret-Keller, A. (éd.) (1997): *Le nom des langues I . Les enjeux de la nomination des langues*. Louvain (Peeters/Publications linguistiques de Louvain, BCILL 95).
- Weinreich, U. (1954): Is a structural dialectology possible? In: *Word*, 14 (repr.in Fishman, 1970), 305-319.
- Weinreich, U. (1966): *Languages in contact: findings and problems*. La Haye (Mouton).